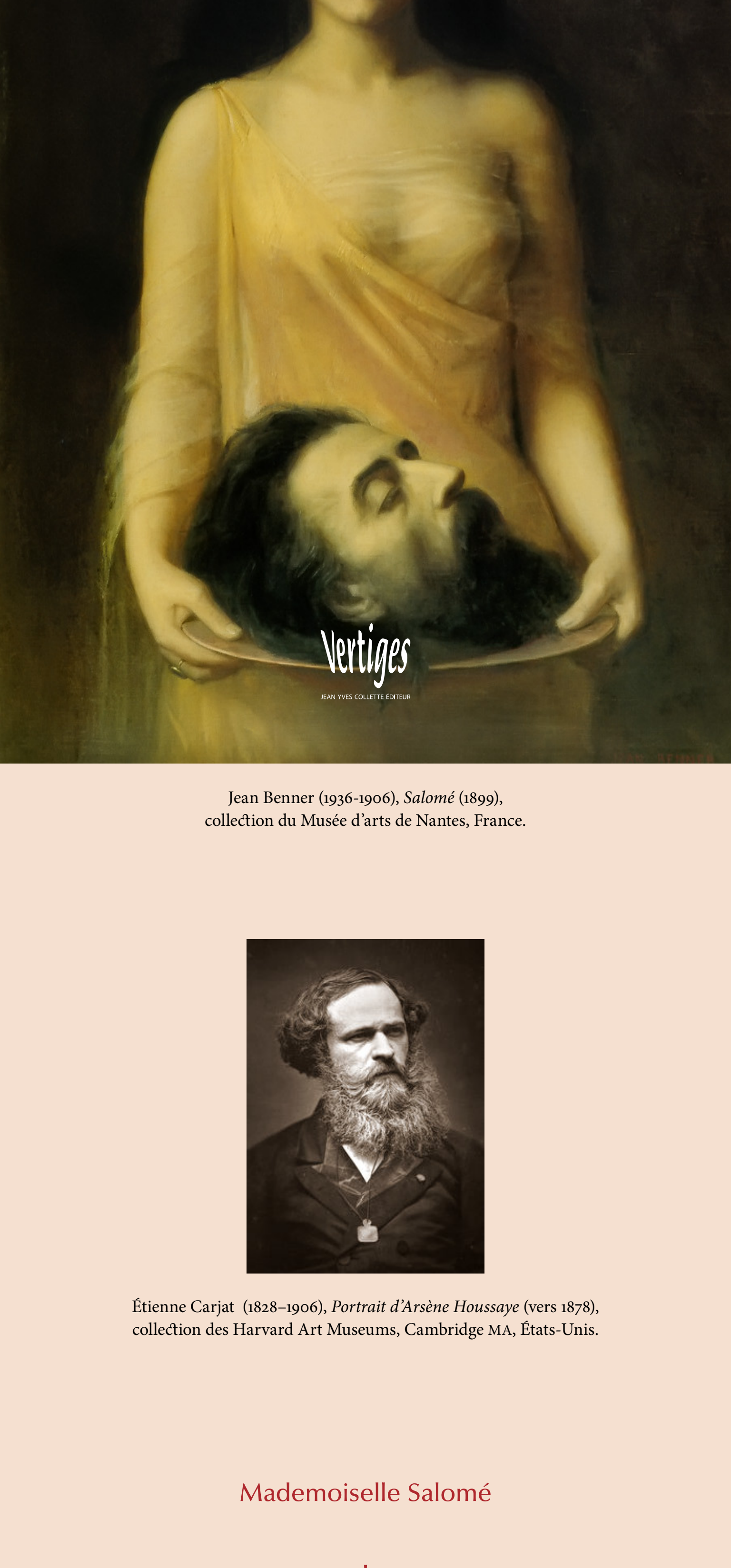
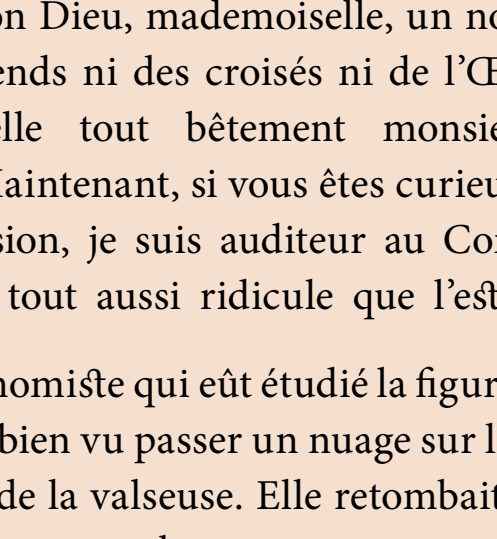


Mademoiselle Salomé



Jean Benner (1936-1906), *Salomé* (1899), collection du Musée d'arts de Nantes, France.



Étienne Carjat (1828-1906), *Portrait of Arsène Houssaye* (vers 1878), collection des Harvard Art Museums, Cambridge MA, États-Unis.

Mademoiselle Salomé

I

ILS VALSAIENT avec emportement, mais avec abandon, ce qui est la grâce suprême de la valse. Il y avait un peu de l'épervier qui enlève une colombe. On lui en voulait presque, à lui, de sa rapidité vertigineuse, mais on voyait bien que la jeune fille se livrait sans peur, enivrée par le tourbillon.

Et quand ce fut fini, elle lui dit, tout en se dégageant :

— Avec qui, monsieur, ai-je eu le plaisir de valser dans cette réunion *selected* ?

— Oh ! mon Dieu, mademoiselle, un nom ridicule ; je ne descends ni des croisés ni de l'Œil-de-Bœuf. Je m'appelle tout bêtement monsieur Arthur Dupont. Maintenant, si vous êtes curieuse de savoir ma profession, je suis auditeur au Conseil d'État, profession tout aussi ridicule que l'est mon nom.

Un physionomiste qui eût étudié la figure de la jeune fille aurait bien vu passer un rebondissement passionné de la valseuse. Elle retombait sur la terre du haut de son enlèvement amoureux.

Arthur Dupont ! porter dans le monde un nom qui n'est pas mondain, n'est-ce pas y paraître dans un habit mal fait, avec une cravate mal mise ?

La jeune fille reprit son fauteuil avec un sourire impertinent, se disant tout bas : « Auditeur au Conseil d'État ! En effet, il a de grandes oreilles. »

Parti pris, car Arthur Dupont avait de jolies oreilles. C'était d'ailleurs ce qu'on peut appeler un joli valseur, qui ne déparait ni le monde où l'on s'amuse ni le monde où l'on s'ennuie ; profil à peu près correct, front lumineux, yeux vifs, bouche spirituelle.

Sa valseuse était sévère ; on peut bien s'appeler Arthur Dupont sans encourir les foudres de la mode. C'est que cette valseuse avait été élevée par sa mère à jouer les Célimènes, celles qui n'aiment que leurs robes, leur éventail et leur beauté, — même quand elles ne sont pas belles. Il est vrai que celle-ci était bien jolie : figure parisienne à donner le vertige à ceux qui n'ont pas couru les filles du demi-monde. Ce qui surtout couronnait son air impertinent, c'est qu'elle portait un grand nom, que je masquerai ici par celui de Laure de Montaignac.

Une de ses amies la félicita d'avoir si bien valsé avec un si bon valseur.

— Je ne m'en souviens pas, dit-elle d'un air distrait.

Vint une autre valse. Elle prit un mauvais valseur ; elle en faillit briser son éventail.

Aussi Arthur Dupont fut-il le bienvenu quand il se présenta pour la troisième valse. Elle s'avoua alors que le nom ne faisait pas l'homme. Ce fut un si joli spectacle de les voir, elle et lui, valser en tourbillonnant, que tout le monde applaudit comme si on eût entendu chanter la Patti et jouer Sarah Bernhardt. Laure s'indigna.

— Me prend-on pour une comédienne ? Je valse pour moi et non pour la galerie.

Ceci se passait à l'ambassade d'Espagne. Le lendemain, autre fête chez madame Mackay ; nouvelles valse ; les oreilles parurent moins grandes, le nom moins vulgaire, tandis que le valseur parut plus entraînant.

Cela continua toute la semaine, si bien que le bruit se répandit dans le monde que monsieur Arthur Dupont épousait mademoiselle Laure de Montaignac.

— Pourquoi pas ? dit Arthur à Laure. Mais Laure répondit à Arthur :

— Comment voulez-vous que je change mon nom contre le vôtre ? Ah ! si vous étiez tout à coup, par un miracle, un homme d'État, un ambassadeur, un grand poète, un grand peintre...

— Je ne suis, hélas ! rien de tout cela, dit le valseur avec amertume.

Il aimait follement Laure, il ne se croyait pas à une si grande distance de l'idéal de la jeune fille.

— Encore, lui dit-elle avec un soupir, si vous aviez une écurie et un *four in hands* !

— Qu'à cela ne tienne, s'écria Arthur en lui saisissant la main. Vous savez que j'ai quelque fortune ; dès demain j'aurai une écurie, coûte que coûte. Où la voulez-vous !

— À Chantilly, pour le plus beau *rally-papers* d'outre-Manche.

II

CE QUI FUT dit fut fait.

Autrefois, les jeunes filles rêvaient un château gothique au bord d'un lac ou d'un étang, un hôtel aux Champs-Élysées, un palais d'été à Deauville ; aujourd'hui, grâce au progrès des lumières, leur rêve est une écurie.

Les hommes sont bien quelque chose pour elles, mais les chevaux ! Elles n'ont pourtant pas lu monsieur de Buffon ; mais leur journal officiel n'est-il pas le *Sport* ou le *Jockey* ?

Arthur fit merveille, avec la rapidité d'une locomotive à toute vapeur. Le lendemain, il avait acheté à plus célèbre *sportsman* les plus illustres chevaux. La moitié de sa fortune y passa, mais il pouvait dire, non pas comme le sultan : « J'ai dans mon sérail Fatma, Java, Lama, Diva, Diana : toutes les sultanes en a », mais : « J'ai dans mon écurie Labrador, Spectator, Gladiator, Chancellor : tous les chevaux en or. »

Huit jours après, Spectator gagnait un prix aux courses du printemps ; le nom d'Arthur Dupont était désormais un nom historique dans l'empire des turfistes et des hautes mondaines. Seulement, c'était toujours Arthur Dupont ! Laure, tout en le félicitant, lui dit avec une pointe de raillerie qui le perça au cœur :

— Pourquoi n'êtes-vous pas comte, comme monsieur de Lagrange ? *To be or not to be* !

— Qu'à cela ne tienne, murmura le triomphateur des courses, je vais demander cela au pape ; c'est une petite affaire de cent mille ; mes chevaux payeront mon titre.

Arthur ne s'était pas trompé de chiffre. Il fut, de par la cour de Rome, comte romain, ce qui est tout aussi bon que d'être comte français, quand on n'a rien fait pour cela.

Ce jour-là, Arthur demanda solennellement la main de très haute et très puissante damoiselle Laure de Montaignac.

Il se croyait déjà à la tête de la plus jolie femme de Paris. Ah bien oui ! la veille, il y avait eu des courses ; un autre *sportsman* triomphait ; celui-là était marquis, celui-là descendait de l'Œil-de-Bœuf...

Si bien que, le dimanche suivant, le curé de Sainte-Clotilde annonça au prône qu'il y avait promesse de mariage entre monsieur le marquis de N'importe-quoi et mademoiselle Laure de Montaignac.

III

UN COUP d'éventail avait ruiné Arthur.

Dans l'enivrement de son cœur, il avait tout sacrifié à cette belle impertinente. Il ne put se consoler dans cette écurie qui devait être leur chaumière et leur palais.

Le jeudi, il y eut encore des courses ; Arthur fut battu.

Il voyait tomber à la fois ses illusions d'amoureux et de *sportsman*. Il avait rêvé la grande vie : il lui fallait donc tomber dans la vie des décaqués ? Sa noblesse de cœur se révolta. À quoi lui servirait son brevet de comte romain, à lui qui ne pourrait plus faire figure dans le monde ?

Déjà on lui avait dit : « C'est un brevet d'invention. »

Quand il fut rentré dans son écurie, un peu abandonné de ses amis, parieurs désabusés, et maudit par les *bookmakers* qui avaient eu foi en lui, il s'arma d'un revolver pour casser la tête au cheval qui l'avait trahi.

Mais le cheval penchait vers lui sa noble tête, comme pour appeler ses caresses...

Il l'embrassa ; et, retournant vers lui le revolver déjà braqué sur la bête, il se cassa la tête à lui-même.

Il survécut quelques instants, tout juste assez pour dire à un de ses amis :

— Si tu m'aimes bien, coupe ma tête et porte-la sur un plat d'argent à cette Célimène d'écurie, à cette Salomé, plus cruelle que la fille d'Hérodiade.

IV

IL EXPIRA sur ces mots. Ce fut un vrai chagrin parmi ses amis, car c'était un des plus braves cœurs de la nouvelle génération : toujours gai, spirituel avant son malheur, c'est-à-dire avant sa passion, — avant son écurie.

L'ami d'Arthur connaissait mademoiselle de Montaignac ; il était si indigné du jeu qu'elle avait joué, il était si désolé de ce tragique événement, qu'il n'hésita pas à aller chez la grande coquette des *sportsmen*, non pas avec la tête de son ami sur un plat d'argent ; mais avec toutes les colères comprimées d'un galant homme. On fit quelques façons pour le recevoir.

Enfin, malgré les préparatifs de la noce, il pénétra dans le petit salon, presque dans le cabinet de toilette de mademoiselle de Montaignac. Aux premières paroles, elle se laissa tomber sur un fauteuil comme une femme qui s'évanouit ; mais elle se remit bientôt.

— Votre ami, dit-elle en le prenant de haut, était un fou que j'ai voulu sauver de son néant. Il voulait jouer à la haute vie et n'y entendait rien du tout.

— Pardon, mademoiselle, qu'est-ce que la haute vie ?

— Vous le savez bien : c'est la mienne, c'est la vôtre. C'est le *high life*.

— Ah ! oui, je comprends, c'est celle qui commence sur un *break*, quise continue au pesage, qui s'épanouit au départ et à l'arrivée, qui enfin fait un tour de valse éperdue pour bien finir sa journée. J'oubliais : il y a aussi l'opéra et le sermon comme hors-d'œuvre. Eh bien ! mademoiselle, je suis revenu de cette vie-là, et ce n'est pas ma faute si mon pauvre ami s'y est jeté la tête la première, parce qu'il vous aimait.

— Il m'aimait ! Voilà un mot hors de saison. Il m'aimait ! mais tout le monde m'aime ; je ne peux pas épouser tout le monde. D'ailleurs, vous savez bien qu'on n'aime plus.

— Ah ! oui, vous voulez dire que c'était bon au temps de l'âge d'or ; mais aujourd'hui que nous sommes sous l'âge de l'or...

Mademoiselle de Montaignac eut un mouvement de dépit, car elle épousait des millions.

— Enfin, monsieur, votre ami a fait une bêtise ! S'il lui faut une larme, je la lui donnerai ; mais, de grâce, brisons là.

Elle s'était levée ; l'ami d'Arthur se leva.

— Je comprends, mademoiselle, il y a des courses aujourd'hui. Seulement, je dois vous dire encore un mot : mon ami m'a nommé son exécuteur testamentaire ; voici le premier article de son testament :

« Tu porteras ma tête sur un plat d'argent à mademoiselle Salomé de Montaignac. »

Laure fit semblant d'éclater de rire.

— Voilà qui est original et inattendu. Et que ferez-vous, monsieur ?

La voix de l'ambassadeur siffla comme un serpent.

— Je remplirai mon rôle d'exécuteur testamentaire.

Il sortit et salua avec des larmes et des lames dans les yeux.

V

NATURELLEMENT, la jolie valseuse d'Arthur ne retarda pas son mariage d'un jour.

Le surlendemain, Sainte-Clotilde retentit de tous les chants d'allégresse.

Les vingt duchesses étaient là pour s'amuser du spectacle : les reporters contèrent le menu et effeuillèrent, pour la curiosité des curieux, toutes les fleurs d'innocence de la mariée. Mais ce qu'ils ne dirent pas, je vais le dire :

Pendant la messe, une duchesse demanda à son sigisbée pourquoi Laure était si pâle et si émue, elle qui n'avait peur de rien. C'est que mademoiselle de Montaignac, jetant un rapide regard sur tous ceux qui étaient de la fête, avait reconnu Arthur Dupont, quoiqu'on l'eût enterré la veille.

C'était bien lui : cravate blanche, redingote noire, lorgnon dans l'œil, sourire sur les lèvres.

— C'est singulier, dit-elle, quand on a une image dans la tête, on l'a dans les yeux. Mais, un moment après, comme son fiancé lui présentait l'anneau nuptial, elle poussa un cri, car elle reconnut dans son fiancé Arthur Dupont.

C'était lui, toujours lui. Elle se détourna et laissa tomber l'anneau nuptial qu'il lui avait mis au doigt. — Vision ! dit-elle en dominant son émotion.

En effet, la figure du mort avait disparu sous celle du vivant.

Laure eut une demi-heure de calme ; mais, dans la sacristie, quand tout le monde vint la féliciter, elle vit passer dans le premier groupe de ses amis Arthur Dupont, plus enjoué que jamais. — Ah ! dit-elle, c'est une obsession !

Après la messe, un *lunch*, avant que les époux prissent le train de Venise.

Comment se fit-il qu'au milieu des violettes et des rosés-thé, sur un surtout sculpté et ciselé par un maître anonyme, elle vit la tête d'Arthur Dupont ?

Elle détourna les yeux ; une seconde fois elle vit ce visage exsangue, les yeux ouverts. Il semblait qu'il la regardât avec une désolation railleuse.

Elle ne put s'empêcher de dire à son mari :

— Voyez donc !

Mais elle ne vit plus que des rosés-thé et des violettes.

Le soir, on coucha à Fontainebleau, où déjà les attendaient le valet de chambre et la femme de chambre.

On avait fait un grand feu dans une chambre à coucher, qui portait le nom de chambre nuptiale, parce qu'elle a abrité je ne sais combien de jeunes épousées. Ah ! les horribles chambres nuptiales que ces salles d'auberge que choisissent aujourd'hui les maris de haut parage, ceux-là qui ont des hôtels et des châteaux !

Mademoiselle de Montaignac se résigna à la mode, tout en regrettant son adorable cabinet de toilette, qui eût empêché Eve d'écouter le serpent. Elle se déshabilla lentement, comme une jeune fille qui fait tomber à ses pieds, une à une, deux par deux, toutes ses illusions.

Laure avait oublié les visions funèbres quand, tout à coup, elle entendit marcher derrière elle. La chambre était dans le demi-jour ; elle se retourna.

— Ah ! s'écria-t-elle avec terreur.

C'était Arthur, toujours Arthur ; il venait, souriant, une fleur d'oranger à sa boutonnière.

Laure s'était jetée de côté, plus morte que vive ; mais le mort souriait toujours.

Il remua les lèvres, mais il ne parla point.

La mariée, dans l'épouvante, avait mis ses mains sur ses yeux. Quand elle les ouvrit, elle reconnut que ce n'était plus Arthur. Son mari lui prit doucement la main et l'appuya sur son cœur. « Ah ! j'ai peur, j'ai peur », dit-elle.

Les bougies s'éteignirent. La femme de chambre, l'oreille à la porte, entendit, par intermittences, ces paroles de terreur passionnée : « Mon ami, aimez-moi toujours, reprenez-moi dans vos bras ! »

Mademoiselle de Montaignac ne voulut pas s'appeler madame Dupont, mais celle de ses amies qui m'a conté l'histoire m'a dit en riant : « Arthur lui apparaît si souvent la nuit que son premier enfant sera un Dupont ! »

Mademoiselle Salomé,

une nouvelle d'Arsène Houssaye (1814-1896), est tirée du recueil *Les Douze Nouvelles* nouvelles, publié à Paris, chez E. Dentu éditeur, en 1884.

ISBN : 978-2-89816-965-6

© Vertiges éditeur, 2023

– 1 966^e lecture –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2023

Lecturiels

www.lecturiels.org